

La jeune fille aux souliers.

Élise s'en souvient, son grand-père le lui répétait assez souvent. Il faut toujours froter l'arrière des souliers parce que lorsqu'on croise des gens c'est votre visage qu'ils regardent pour vous dire bonjour ; et ce n'est que lorsque vous êtes passés qu'ils se retournent pour vous juger. Gare aux talons alors !

Elle étale la pâte colorée avec une brosse, s'appliquant à ne projeter aucunes particules grasses autour d'elle. Elle insiste sur les plis et les coutures, dénouant les lacets que les impatientes ou les paresseux n'ont pas pris la peine de défaire. Elle aime sentir le cuir s'assouplir et commencer à briller avant même qu'elle ait amorcé le travail de lustrage. La peau est comme la terre. Elle a besoin de se nourrir et est assoiffée si on la laisse se dessécher sous la poussière des villes. Il est vrai que la boue et la terre des campagnes ne font pas meilleur ménage avec elle. Mais souvent l'osmose de sa couleur avec celle des champs ressemble à un pardon accordé d'office tant le paysan a le souci d'un gros godillot solide plus que joli. Au contraire le citadin se devrait d'entretenir bottes et bottines, souliers et sandales, socques et escarpins au nom de cette incroyable coquetterie qui le pousse à placer ses pieds dans les formes et les teintes les plus excentriques jamais imaginées.

Élise travaille sans relâche. Elle a aligné devant elle toutes les paires de chaussures qu'elle doit briquer. Il faut que tout brille et elle fait de cette obligation son affaire personnelle. Petite elle avait une prédilection marquée pour les spartiates, ces sandales faites de lanières de cuir croisées dont l'origine remontait à des temps si lointains qu'elle se plaisait à les imaginer au pied des hommes préhistoriques. Peut-être en avait-elle vu des représentations naïves dans un vieux livre d'Histoire. Il lui avait fallu découvrir plus tard combien la Préhistoire est antérieure à l'Histoire pour accepter l'idée qu'il s'agissait là d'une hypothèse bien peu probable. Elle avait alors jeté son dévolu sur des chaussons de danse demi-pointe, roses et si fins qu'ils en paraissaient translucides. Mais sa mère ne pouvait tout simplement pas concevoir qu'elle put désirer ce dont elle n'avait absolument pas besoin. Dans le secret de son cœur Élise ne rêvait pourtant que tutus et arabesques, et quoiqu'elle ne s'en soit jamais ouverte à personne elle collectionnait les comptes-rendus des spectacles qu'elle trouvait dans les journaux auxquels ses

parents étaient abonnés. L'argent ne faisait pas défaut dans la famille. Seulement il n'était pas question pour les nombreux frères et soeurs d'Élise de vivre comme des princes nés avec une petite cuiller en argent dans la bouche. Très tôt, tous avaient été habitués à utiliser les vêtements des aînés. La mère rallongeait jupes et pantalons puis les raccourcissait en fonction des besoins. Elle tricotait et détricotait avec une inventivité folle qui ravissait les plus jeunes et accablait les plus âgés, ulcérés de voir circuler les mêmes coloris ringards qui ne pouvaient rivaliser avec les sweet-shirts de l'époque. Parents et enfants partaient au ski une fois l'an ce qui représentait un pouvoir d'achat non négligeable, mais ces vacances laissaient probablement plus de traces chez les adultes que chez les enfants auxquels le cadre importait moins que le contenu des loisirs. La station choisie péchait par son manque d'équipements et tous étant débutant, il leur fallait attendre de trop longs moments les pieds gelés par la neige qui ne cessait de tomber et dont le charme s'épuisait très vite par moins quinze degrés. Le soir les parents racontaient leurs propres exploits à des enfants grognons et le père n'avait cesse de remarquer que tout jeune trop gâté est définitivement corrompu. C'est ainsi que cessèrent les vacances familiales à la montagne au grand plaisir de tous, les parents confiants leur progéniture aux grands-parents pour partir seuls une bonne dizaine de jours par an.

Elise soupire en attaquant la deuxième rangée de chaussures. Celle-ci commence par de petits mocassins de ville bleu marine. Elle pose une noisette de cirage et saisit sa brosse.

La porte s'ouvre sur un grand gaillard.

- Bonjour Nick. Tu as déjà fini ?

- Non malheureusement. Dis-moi, les pompes du 18 sont prêtes ? Il vaudrait mieux, le client fait scandale et exige de les avoir immédiatement. Le liftier m'a dit qu'il quitte l'hôtel dans l'instant.

- Ce sont celles-ci. Élise désigne une paire de derbys.

- Je me demande toujours comment tu fais pour t'y retrouver avec toutes ces grolles devant toi.

Élise sourit

- C'est ça justement ma mémoire.

Nick repart sur un clin d'œil.

- Ma mémoire à moi, c'est celle de mon portefeuille. Plus que deux mois à ce rythme et je pourrais m'acheter l'appareil photo de mes rêves.

- Et dans tes rêves, c'est quoi ton appareil photo ?

- Un Leica avec... Oui j'arrive !!! Bon je te laisse, sinon sur ce coup je perds mon pourboire. Quoique de toute façon le type du 18 n'a pas une tête à donner la pièce.

Elise reprend le lustrage d'une paire de talons aiguille. Sous les passages répétés du chiffon doux la teinte havane du cuir se réveille progressivement. Elle songe avec agacement aux mauvais traitements que la plupart des hommes et des femmes font subir à leurs souliers. S'il ne tenait qu'à elle, chacun apprendrait à s'occuper de ses chaussures comme il apprend à se brosser les dents. Elle ne voit aucune raison à la négligence presque systématique qui pousse la quasi-totalité de l'humanité chaussée à ne rien faire ou, au mieux pour les gens les plus fortunés, à confier ce travail à d'autres. En fin de matinée Elise a terminé. Nick a franchi la porte trois ou quatre fois encore précédé du grand chariot sur lequel il pose les chaussures nettoyées afin de les remettre devant chaque porte de chambre. L'hôtel bat son plein depuis le début de la semaine et le restaurant affiche complet à la nuit tombée. Ce ne sont que robes du soir et queues de pie papillonnant dans le hall que traversent des éclats de rire coupant comme des aiguilles de verre. Élise n'a guère l'occasion de voir ni d'entendre. Elle part à l'heure où les doigts délicats des femmes s'emparent d'un quart de Vittel au-dessus de quelque coulis d'écrevisses nappant d'imperceptibles crêpes dentelle. Elle revient dès l'aube quand les chambres sont encore closes sur des sommeils que le luxe des lieux ne peut pas soustraire aux cauchemars et aux rêves.

« Il faut que je me secoue ce matin ». Élise se glisse doucement derrière la table massive sur laquelle s'alignent déjà tous les souliers de ville accompagnés des numéros de chambre correspondant. Elle doit les astiquer en priorité. Plus tard ce sera au tour des chaussures de sport, de nombreux clients s'adonnant à des activités nécessitant le port de tennis que ne saurait souiller la moindre ombre et qu'elle devra blanchir en ayant soin de ne tacher ni la semelle ni les lacets. Enfin, elle lustrera avec précaution de véritables bijoux de sophistication rivalisant avec l'austère et somptueuse brillance de richelieu vernis. Chaussures d'un soir, comme celles qu'elle portait avant, avant cette déflagration monstrueuse qui la jetait à terre et lui arrachait pour toujours le droit de...

- Ca ne va pas Elise ?

Nick est devant elle, le sourcil froncé.

- Si... Juste une mauvaise nuit. C'est pourtant loin déjà tout cela... Mais j'y reviens sans cesse encore. Ces cris, ce sang partout éclaboussé et la lumière,

cette lumière blanche qui t'arrache le regard.

- Tu es sûre que tu vas bien ?

- Ne t'inquiète pas Nick. J'ai seulement besoin de me débarrasser de bouts de sommeil un peu trop agités. Parfois c'est plus dur qu'à d'autres moments.

Nick est reparti. Élise a repris sa brosse et s'applique à la tâche. La fin de matinée traîne, morose. Élise range soigneusement son matériel comme à l'habitude et elle quitte la pièce. Tout le long du couloir le bruit de son fauteuil roulant s'éloigne dans un chuchotement régulier.

Françoise Chauvelier, 28 mai 2004